

LÉLIE.

Non, traître! ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

Eh bien! morgué, quoi que ce puisse être, allons les chercher nous deux. M'est avis que j'ai entendu quelque chose de ce côté-là.

(Il l'emmène justement où elles ne sont pas.)

LÉLIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand, ne me quitte pas... Monsieur Josselin, malheur à vous si je ne les retrouve!

SCÈNE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Des menaces! Vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non: il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME.

Mais je crois qu'en effet il est devenu fou: quel galimatias m'a-t-il fait?

JOSSELIN.

C'est justement une suite de ce que je disais tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, et je jurerais que ce sont des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes! Vous vous moquez, monsieur Josselin! Peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu?

JOSSELIN.

Belles merveilles! Eh! ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vues, et que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi?

ANSELME.

D'accord; mais ce petit garçon-là ne dort point.

JOSSELIN.

Non, vraiment: au contraire, je ne l'ai jamais vu si éveillé.

ANSELME.

Eh bien!

JOSSELIN.

Eh bien! il rêve tout éveillé; et c'est justement ce qui est cause qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres?

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent partout, malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela serait bien horrible que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le seront à coup sûr, et dès à présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe; et si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connaîtra que pour les haïr mortellement.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les détestera, en apprenant ce qu'elles savent faire... Mais qu'est-ce ci?

JOSSELIN.

Eh! c'est ce bon paysan qui vous amène ces deux personnes, pour faire l'essai de votre coupe.

SCÈNE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, sur le devant; M. GRIFFON, M. TOBIE; THIBAUT, dans le fond; LUCINDE, PERRETTE, à la fenêtre de la cahute.

PERRETTE, à Lucinde.

Le petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

M. GRIFFON, à M. Tobie.

Oui, cadédis! jé bous lé dis, et jé bous lé soutiens; bous êtes un von sot, veau-frère.

THIBAUT, à M. Griffon.

Ah! ah! monsieur, au mari de madame votre sœur!

PERRETTE, à Lucinde.

Madame, c'est Thibaut.

THIBAUT, à M. Tobie.

Sot! Eh! qu'est-ce? Que terminaison est ça?

LUCINDE, à Perrette.

Mon père et mon oncle sont ici.

M. TOBIE, à M. Griffon.

Nous sommes gens de bien de notre race! et je serais marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT, à M. Tobie.

Eh! eh! monsieur, le frère de madame votre femme! vous n'y songez pas.

M. GRIFFON, à M. Tobie.

Tu fais vien dé m'appartenir.

M. TOBIE, à M. Griffon.

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT, à Anselme et à Josselin.

Messieurs, messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le holà entre deux beaux-frères qui se vont couper la gorge.

ANSELME, à Griffon et à Tobie.

Qu'est-ce que c'est donc? Qu'avez-vous, messieurs? qui vous oblige à en venir aux invectives?

M. GRIFFON.

Ah! messieurs, serbitur: jé bous fais juges dé ceci. Boici lé fait. Jé fais l'honneur à cé monsieur dé donner mon fils, qui est novle commé moi, mordi! en mariage à sa fille, qui n'est qu'une simplé roturière; et, parcé qué la beille des noces la sotté s'éclipsé dé la case paternelle, il a l'insolencé dé dire qué c'est ma fauté, et qu'elle a eu pur d'entrer dans mon alliance, à causé qué jé suis sébère dans ma famille, et qué jé né bux pas souffrir qu'aucun godé-lureau approche mon domainé dé la vanlieue.

M. TOBIE.

Qu'est-ce? je donne ma fille, qui aura dix mille livres de rente, au fils de ce monsieur, qui est gueux comme un rat; et parce qu'elle s'en est enfuie de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira, en me traitant comme un je ne sais qui, que c'est parce que je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, et que jé souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset; ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un différend qu'il est assez facile d'accommoder. Ces messieurs se disent les choses de si bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire; mais, pour savoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manières, votre coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, et je suis sûr qu'elle les mettra d'accord; je vais vous l'apporter.

(Il sort un instant et revient.)

ANSELME.

Allez, monsieur Josselin, cela finira la dispute.

M. GRIFFON.

Cet homme nous a fait récit dé cetté coupe, et jé sérai rabi dé connaître par elle léquel est lé fat dé nous dux: jé suis sûr qué cé n'est pas moi.

M. TOBIE.

Nous en allons voir tout à l'heure un bien penaud! je sais bien qui ce ne sera pas.

ANSELME, voyant revenir Josselin.

Voici la coupe.

(Josselin verse du vin dans la coupe.)

M. TOBIE.

Donnez, donnez. Je serais fâché de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait.

(Comme il approche la coupe de sa bouche, elle répand, et le vin lui rejallit au visage, ce qui fait beaucoup rire M. Griffon.)

JOSSELIN.

Ah! ah!

M. TOBIE, fort surpris.

Que vois-je? le vin est répandu, je pense?

JOSSELIN.

Oh! par ma foi! le petit papa, le petit fanfan, le petit camuset en tient.

M. GRIFFON.

Eh! donc, qui dé nous dux est lé fat? hein? Cadédis, mon veau-frère, bous mé férez raison dé la conduite dé ma sur.

M. TOBIE.

Voilà une méchante créature! je ne l'aurais jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

M. TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais lait-là.

M. GRIFFON.

Oui, oui, cadédis! l'absinthé n'est pas plus amère qué lé lait qué jé lur fait sucer... Bersez, bersez, veau Ganymède... Bous allez boir, veau-frère... A la santé dé la compagnie!

(Il veut boire; et la coupe lui fait sauter le vin au nez.)

JOSSELIN.

Haïe! haïe! haïe!

M. GRIFFON.

Ouais! c'est qué jé né la tiens pas droite.

(Il essaie encore, et elle répand.)

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez.

(Tout se répand.)

M. GRIFFON.

La main mé tremble.

JOSSELIN.

Oh! l'on approche votre domaine de plus près que de la banlieue.

M. TOBIE.

Je savais que ce n'était pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma fille à votre fils: il n'en ferait qu'une vraie rien qui vaille.

PERRETTE.

Madame, à quelque chose le malheur est bon.

M. GRIFFON.

Ma foi! jé n'y comprends plus rien. Monsur est von; l'on lé trahit. Jé suis rigide; et l'on mé trompe.

Sandis! comment faut-il donc faire avec ces diantres d'animaux-là?

THIBAUT.

Morgué! ça est embarrassant.

M. GRIFFON.

On s'en mordra les doigts; sans adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

ANSELME, M. TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN, LUCINDE ET PERRETTE, à la fenêtre.

ANSELME.

Jusqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup? (à Thibaut.) Oh! ça! à vous le dé, pays!

(Il lui présente la coupe pleine de vin.)

THIBAUT.

A moi?

LUCINDE, à Perrette.

Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t-il? Ce n'est pas que je craigne rien; mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frère, en voilà rasade: buvez.

THIBAUT.

Parsangué, je n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif, et c'est seulement par curiosité, et pour savoir si vous êtes aimé de votre femme: buvez.

THIBAUT.

Non, morgué! je ne boirai point. Et si le vin allait se répandre, par hasard? Testigué, voyez-vous, je suis maladroit de ma nature. Quand je saurais ça, en serais-je plus gras? en aurais-je la jambe plus droite? en dormirais-je plus que des deux yeux? en mangerais-je autrement que par la bouche? Non, pargué! C'est pourquoi, frère, je suis votre sarviteur, je ne boirai point.

LUCINDE, à Perrette.

Je ne croyais pas que votre homme fût si avisé.

JOSSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME.

C'est ce qui me semble, et je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

M. TOBIE.

Oh! pardi, mon fermier, vous avez plus d'esprit que votre maître; je vous le cède.

THIBAUT.

Jarnigné! je ne sais pas si je fais bien; mais je sais bien que je serais fâché de faire autrement. J'aime Parrette: elle est ma femme; et quand elle serait la femme d'un autre, elle ne me plairait pas davantage. Je ne sais si je lui plais sincèrement, elle en fait le semblant, du moins: je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tin telle que je l'ai laissée; il n'y a pas un iota à dire. Elle aime à batifoler; je suis d'humeur batifolante; je batifolons sans cesse; et si je m'allois mettre dans la carvelle tous vos engeingreiniaux, adieu le batifolage. Non, pangsanguoi! je n'en ferai rien.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, si je me marie; mais je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je suis si aise que je ne saurais plus m'en tenir. Il faut que j'aïlle embrasser notre homme.

(Elle se retire de la fenêtre.)

LUCINDE.

Attends, Perrette; que vas-tu faire?

JOSSELIN.

Voilà la perle des maris... Ami, touche là.

THIBAUT.

Votre valet.

M. TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens... Embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre sarviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très-humble.

PERRETTE, à son mari, en lui frappant

sur l'épaule.

Voilà un vrai homme à femme. Oh! que je te baisserai tantôt!

THIBAUT.

Eh! testigué! c'est Parrette.

ANSELME, surpris.

Que vois-je? des femmes!

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la coupe: elle eût peut-être dit quelque chose qui m'aurait chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit; mais tu as bien fait: je t'en aime davantage.

M. TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma fille?

LUCINDE.

La voilà, mon père, qui se jette à vos genoux pour vous demander pardon.

M. TOBIE

Va ma fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quels moyens ces femmes sont-elles entrées chez moi?

JOSSELIN.

Je ne sais. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à monsieur votre fils les idées...

SCÈNE XIX.

ANSELME, M. TOBIE, LÉLIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND, arrêtant Lélie.

Ce n'est pas par là, vous dis-je.

LÉLIE.

Non, non, laisse-moi... Mais que vois-je? Ah! c'est ce que je cherche... Oui, mon père, les voilà. Souffrez que je les emmène à ma chambre; je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je?

LÉLIE.

Ah! mon père, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait; la destinée et la nature sont plus fortes que mes raisonnements. Votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avais caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela est admirable.

ANSELME.

Je commence moi-même à me rendre à la raison, et je vais changer de manière.

M. TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci?

ANSELME.

Vous le saurez, monsieur. En attendant qu'on vous

l'apprenne, je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse et plus de bien, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de mademoiselle votre fille.

M. TOBIE.

Volontiers. J'en serai ravi; et cela fera enrager ma femme.

LÉLIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, monsieur Josselin?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon fils, je vous la donne en mariage.

LÉLIE.

En mariage? cela signifie-t-il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon père?

ANSELME.

Oui, mon fils.

LÉLIE, embrassant son père.

Quelle joie! Ah, mon père! que je vous ai d'obligation!

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué! Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, tout cela est bel et bon; mais cette chienne de coupe, que deviendra-t-elle? Qu'il n'en soit plus parlé; car, quoique je ne craignons rien, je n'en dormirions point en repos, voyez-vous.

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiète point; je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la coupe? qu'il se dépêche. Mais, franchement, je ne conseille à personne d'y boire: et l'exemple du paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN DE LA COUPE ENCHANTÉE.

ANALYSE

DE LA PIÈCE INTITULÉE

LE VEAU PERDU,

OU LES AMOURS DE CAMPAGNE,

PAR LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1689.

Le manuscrit de cette pièce ne s'est jamais retrouvé. Elle a été composée d'après deux contes de la Fontaine, *le Poirier*, qui est le second de la *Gauche des trois Commères*, imité de Boccace, et *le Villageois qui cherche son veau*, tiré des *Cent Nouvelles nouvelles* de la reine de Navarre.

Nous ne connaissons de cette pièce que le titre, sans l'extrait suivant, qui a été donné par Grandval.

Les acteurs étaient un gentillâtre, sa femme, leur servante, Ricato leur fermier, et le fils de Ricato. Après quelques scènes, nécessaires pour l'exposition du sujet, Ricato, qui a inutilement cherché un veau qu'il a perdu, monte sur un arbre pour découvrir de plus loin. Le gentillâtre arrive avec sa servante, et, croyant n'être vu ni entendu de personne, il lui conte des douceurs, et veut l'embrasser. A chaque beauté qu'il découvre en elle, il s'écrie : *Ah! ciel! que vois-je! que ne vois-je pas!* Ricato, impatient d'entendre répéter ces exclamations, s'écrie à son tour : *Notre bon seigneur, qui voyez tant de choses, ne voyez-vous point mon veau?* Le gentillâtre, fâché d'avoir été surpris, et craignant qu'on n'apprenne à sa femme ce qu'il faisait là avec sa servante, ne se déconcerte pourtant pas, et ordonne à celle-ci d'aller vite dire à madame de le venir trouver dans ce même lieu. Elle y vient, et il lui fait les mêmes caresses et lui tient les mêmes discours qu'à sa servante. Peu après, Ricato rapporte à la dame ce qu'il a vu; mais, à tout ce qu'il lui dit, elle répond toujours : *C'était moi. Jarni! réplique Ricato, vous me feriez enrager! un mari n'est point si sot à l'entour de sa femme.* La servante, songeant à un établissement solide, et désirant épouser le fils du fermier, parce qu'il est jeune et

riche, trouve le moyen de lui parler, et fait en sorte qu'il lui touche dans la main. Après quoi elle lui persuade qu'ils se sont donné une foi mutuelle, que leur mariage est conclu, et qu'il ne peut plus s'en dédire. Le jeune innocent résiste un peu, mais la femme du gentillâtre, à laquelle les rapports de Ricato ont fait concevoir quelques soupçons sur la conduite de son mari et de sa servante, veut que ce mariage ait lieu; et c'est par lui que se termine la pièce.

Elle eut six représentations de suite dans sa nouveauté : la première le 22 août 1689, après *Venceslas*; et la dernière le 1^{er} septembre, après *Iphigénie*. Elle en aurait eu davantage sans l'accident qui arriva à la Thorillière, chargé du rôle du jeune paysan : il se blessa à une jambe, et fut obligé de garder quelque temps la chambre. On reprit le *Veau perdu* le 8 avril de l'année suivante, et il eut encore sept représentations; la dernière le 20 avril suivant, après *Andromaque*. La mort de la Dauphine causa une nouvelle interruption. On reprit ensuite cette pièce le 6 mai suivant, et on la donna pour la dernière fois, avec part d'auteur, le 8 du même mois, après *Pénélope*. Elle resta ensuite quelque temps au courant du répertoire, et fut jouée pour la dernière fois le samedi 20 avril 1697.

Le gentillâtre était joué par le Comte, acteur médiocre, mais estimé de sa troupe, dont il fut le trésorier, qui avait débuté au Théâtre-Français en 1680, et qui, après avoir obtenu sa retraite en 1704, mourut le 8 janvier 1707. La femme du gentillâtre était représentée par mademoiselle Dürieu, actrice bien faite et assez jolie : elle se nommait Anne Petit, et était la sœur aînée de mademoiselle Raisin. Elle fut reçue en 1685 : elle mourut en janvier 1737,

après avoir poussé sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans. La servante fut jouée par mademoiselle Beauval, une des plus célèbres actrices de la troupe de Molière, et qui jouait si admirablement bien le rôle de Nicole dans *le Bourgeois gentilhomme*. Son nom était Jeanne Olivier Bourguignon. Elle avait été abandonnée aussitôt après sa naissance : une blanchisseuse la trouva, et l'éleva par charité. Mademoiselle Beauval savait à peine lire : elle était assez grande, bien faite, mais point jolie; sa voix

était un peu aigre, et sur la fin de sa carrière théâtrale elle devint enrouée : mais elle avait de l'esprit et de la vivacité, et elle a joué pendant trente-quatre ans avec succès. Elle avait un caractère difficile, et c'est elle que Regnard a voulu peindre dans le prologue des *Folies amoureuses*. Ricato, le fermier du gentillâtre, était joué par Desmarès, et le jeune paysan innocent, par la Thorillière, fils et père d'acteur, qui débuta en 1684, et mourut le 18 septembre 1731.

FIN DE L'ANALYSE DU VEAU PERDU.